

mais d'autres avec ces diables de meules. Je ne peux pas respirer deux minutes une poignée de ces herbes sans que cela ne me donne sur les nerfs.

Comme il faisait cette remarque, il aperçut Adeline qui s'avancit d'un autre côté au bras de Cécile.—Parbleu! pensa Lazare, Zéphyr a décidément bon goût. Adeline est gentille au soleil, charmante à la lampe; mais elle est ravissante au clair de lune.

La fille du sabotier, pressée par son amie et prise d'un soudain besoin d'épanchement, venait de lui faire ses confidences à propos de Lazare. En écoutant ce récit, Cécile s'était intéressée à cet amour et semblait s'étonner que Lazare, qui avait dû s'en apercevoir, s'y montrât aussi indifférent.—Après cela, pensait-elle intérieurement, c'est un honnête homme, et ne voulant pas d'Adeline pour femme, il ne veut pas, heureusement pour elle, y songer autrement.

— Et ton père sait ton inclination! avait repris Cécile; mais alors c'est très imprudent à lui de conserver ce pensionnaire, il aurait dû trouver un prétexte pour l'éloigner.

— Ton arrivée lui a fourni ce prétexte, répondit Adeline tristement. Voilà déjà M. Lazare hors de la maison.

— Ce n'est point être dehors que de pouvoir y venir tous les jours, comme il va continuer à le faire, et d'ailleurs, quand je serai partie, il reprendra sa chambre. Il faudra que je parle à ton père à ce propos.

— Oh! non, je t'en prie, fit Adeline avec supplication. Quel danger y a-t-il à ce que M. Lazare reste chez nous, puisqu'il ne m'aime pas et ne pense à moi que pour me souhaiter la femme d'un autre?

— Mais, reprit Cécile, à propos de cet autre, tu aurais dû tout à l'heure faire une expérience sur M. Lazare. Qui sait? Il ne t'aime pas peut-être, parce qu'il ignore que tu l'aimes!

— Quelle expérience? demanda Adeline.

— Ecoute, lui dit Cécile, il n'est pas trop tard pour tenter cette épreuve. M. Lazare te demandait tout à l'heure si tu voulais qu'il se chargeât de rendre un jour Zéphyr digne d'être ton mari: va-t'en lui dire que oui, et fais-lui comprendre que si tu n'as pas répondu tout de suite, c'est que tu étais gênée par moi. Va, je t'attendrai. Observe l'effet que tes paroles produiront sur M. Lazare: tu m'en rendras compte. Tu ne comprends rien à cette manœuvre, innocente que tu

es! C'est ce qu'on appelle de la coquetterie. Ou M. Lazare sait que tu l'aimes...

— Comment le saurait-il? demanda Adeline. Je ne lui ai jamais dit.

— Eh! ma chère! s'écria Cécile, tu embauumes l'amour.— Et elle poussa son amie dans la direction où elle avait aperçu Lazare. Adeline était partie, résolue à suivre ce conseil; mais, arrivée devant Lazare, elle manqua de courage.

— Tiens! c'est vous, mignonne Adeline! lui dit l'artiste, assez étonné de la voir toute seule. Où donc est votre amie?

— Je l'ai quittée un instant exprès pour venir vous parler, dit la jeune fille.

— A moi, fit l'artiste.

— Monsieur Lazare, continua Adeline très vite, vous êtes parti ce matin sans mettre vos guêtres de cuir pour aller en forêt; c'est bien imprudent. Comme il a fait très chaud cette année, il y a beaucoup de vipères. La semaine passée, il y a encore eu un fendeur de lattes piqué; il a failli en mourir. Prenez donc bien garde. Songez donc, s'il vous arrivait un malheur...

Et il y avait tant d'inquiétude dans cette recommandation faite d'une voix tremblante, que cela eût suffi pour révéler le sentiment qui la dictait, si Lazare n'en avait point été instruit.

— Merci, chère fille, dit-il à Adeline en la prenant familièrement par la taille, comme il avait l'habitude de le faire. Il allait l'embrasser sur le front, mais il s'arrêta tout à coup, et, portant doucement à ses lèvres la main de la jeune fille, il lui dit:—Je ne veux point que vous soyez inquiète à cause de moi, Adeline, et je prendrai des précautions...Merci...

Adeline s'échappa et retourna auprès de Cécile.

— Eh bien! lui demanda celle-ci, et notre épreuve?

— Ah! fit Adeline, qui n'y songeait déjà plus; puis affectant un air triste, elle répondit: Eh bien! il n'a pas eu l'air étonné du tout.

— Mais il m'a semblé qu'il te baisait la main; est-ce une habitude entre vous?

— Non, fit Adeline; quand il m'embrasse, c'est devant mon père, et sur le front, comme les enfants.

— Eh bien! ma chère, en te baisant la main, il t'a traitée comme une femme; c'est déjà un changement. Fais semblant de t'occuper de Zéphyr, tu en verras sans doute bien d'autres.

En parlant ainsi, elles allèrent ensemble rejoindre l'artiste, qui était debout sur le rivage,

regardant l'eau couler, occupé machinalement à compter les étoiles qui s'y reflétaient, tandis que sa pensée retournait en souvenir à ce rêve singulier qu'il avait fait dans le foin.

— Nous allons rentrer, dit Cécile en se dirigeant vers le bateau, dans lequel elle fut s'asseoir avec sa compagne.

Un brusque mouvement de Lazare fit un instant incliner l'embarcation; c'était justement près de l'endroit qu'il avait désigné en parlant du sauvetage de l'apprenti.

— Prenez garde, vous allez nous noyer, fit Cécile. Et, après avoir sauvé le futur, vous ne pourriez peut-être pas sauver la fiancée!

— Pardon, dit Lazare, je ne comprends pas.

Mais, continua Cécile, Adeline ne vous a donc rien dit tout à l'heure? Elle m'avait cependant quittée pour aller vous annoncer qu'elle acceptait vos propositions relativement au jeune sculpteur.

— Hein? fit l'artiste étonné; c'est vrai, mignonne, vous consentez?

— Mais parle donc! dit Cécile tout bas à Adeline.

— Dame! reprit celle-ci, si ce pauvre garçon m'aime tant que ça!

— Tu as raison, ma fille, il faut aimer qui nous aime, dit son amie.

Comme Adeline allait répondre, Lazare imprima une si brusque impulsion à son aviron, que le taquet se brisa, et la rame lui échappa des mains pour s'en aller à la dérive.—Au diable, s'écria l'artiste avec un accent d'humeur.

— Tu vois, tu vois, murmura Cécile à l'oreille de son amie, il est fâché de la nouvelle.

— Est-ce que nous allons rester au milieu de l'eau? Je vais appeler le gamin, dit Lazare avec impatience; il viendra nous rejoindre dans le bachot du voisin.

— Quel gamin? demanda Cécile.

— Eh! parbleu, Zéphyr.

— C'est juste, continua l'amie d'Adeline; c'est bien le moins qu'il se dérange pour sa femme.

— Ce n'est pas la peine, fit Adeline, rendue joyeuse par la mauvaise humeur de Lazare. La gaffe est dans le bateau.

— Nous voilà tout à l'heure dans le courant reprit le jeune homme du même ton bourru; nous n'en sortirons qu'à la rame.

— Ah! fit Adeline en riant, je suis un peu marinière, moi.— Et s'emparant de la gaffe, elle repoussa doucement Lazare en lui disant:

— Allez vous asseoir, je vais vous ramener au port, et en deux minutes.

En effet, elle avait fait atterrir le bachot au pied du jardin de son père. L'apprenti se trouvait précisément au débarcadère.

— Donne-moi la main, lui dit Adeline, que je descende.— Et elle serra doucement la main que Zéphyr lui avait tendue.

— Monsieur Lazare, dit le jeune garçon à l'oreille de l'artiste en l'arrêtant au passage, vous ne savez pas une chose? Mlle Adeline vient de me caresser?

— Va-t-en au diable! répondit le peintre. Après avoir rapidement souhaité le bonsoir au sabotier, revenu de son rendez-vous, Lazare se retira sans adresser une seule parole à Adeline, que ce brusque départ en dehors des habitudes du pensionnaire rendit à la fois heureuse et fâchée.

— Parbleu! murmurait l'artiste en regagnant son nouveau domicile, on a bien raison de dire que le cœur des femmes est le royaume du caprice. Cette girouette aux yeux noirs a-t-elle assez vite tourné du non au oui! Bah! qu'elle épouse ou non Zéphyr, le principal était qu'elle ne songeât plus à moi; elle commence à m'oublier, il faut l'aider à finir.

## III.

## LES PROPOS DE VILLAGE.

Comme il entra à la *Maison-Blanche*, auberge qui sert en même temps de café, la salle était encore pleine de monde, et Lazare remarqua qu'en le voyant paraître, les groupes rassemblés autour des tables arrêtaient leur conversation, qui semblait très animée. Cette interruption fut de courte durée. Lazare, ayant pris sa clef et son flambeau, quitta la salle pour monter à sa chambre. Dès qu'il eut disparu, les buveurs recommencèrent à arroser d'une aigre piquette leurs aigres propos que faisait naître la chronique scandaleuse du village.

L'intérieur de la maison Protat était particulièrement sur le tapis. Malgré les précautions prises pour assurer le mystère des événements dont cette maison avait la veille été le théâtre, la malignité publique ayant trouvé un texte à gloser dans la tentative de Zéphyr, n'avait point voulu croire entièrement au rapport des parties intéressées. C'est chose rare, du reste, qu'on puisse dépister les soupçons d'une meute de

curieux et d'oisifs qui flairent la prochaine curée d'un scandale. On avait donc secoué la tête dans le village, lorsque Madelon avait essayé de donner le change à ceux qui l'interrogeaient. Un détail révélé par le garçon de la mairie, qui avait porté chez M. Protat la boîte de secours pour les asphyxiés, vint d'ailleurs combattre les dénégations de la servante du sabotier. L'employé avait remarqué autour des jambes de l'apprenti le cercle tracé par les cordes auxquelles Zéphyr avait attaché les deux grosses pierres qui avaient rendu son sauvetage si difficile. Ce témoin avait en outre ajouté qu'en arrivant sur les lieux, il avait trouvé tous les gens qui entouraient le noyé — particulièrement le père Protat et le *désigneux* — très bouleversés. Quant à la *demoiselle* (c'est le nom que les gens de Montigny donnaient à Adeline), elle était quasiment comme morte. Cette inquiétude si naturelle que le danger couru par l'apprenti avait fait naître, les méchantes langues la détournèrent du sens naturel. Le suicide prémédité ne fut plus même contesté, et les conjectures commencèrent à se grouper autour de cet événement.

Pendant toute la journée, on n'avait parlé que de cela dans le village, les hommes aux champs, les femmes au lavoir. Protat n'était pas aimé dans le pays, peut-être parce qu'il était de tous les habitants celui qui possédait le plus de bien, et qu'il s'en montrait un peu trop satisfait. Sa fierté paternelle n'était pas non plus étrangère à cet éloignement, qui ne laissait point passer une occasion sans se manifester par une petite hostilité. Quant à Adeline, c'était véritablement de la haine que la pauvre enfant avait fait naître sans s'en douter, depuis son retour dans le village. Toutes les commères savaient aussi bien qu'elle-même le compte des robes de soie qu'elle avait dans sa commode. On connaissait le nombre de ses bijoux, on citait la finesse de son linge, qui excitait à la fois l'admiration et l'envie, quand la Madelon venait le battre au lavoir, et il n'y avait point de railleries dont elle ne fût l'objet à cause de la dentelle qu'elle mettait à ses oreillers et, disait-on, même à ses torchons. Plus que tout le reste, ce luxe innocent avait amassé sourdement sur sa tête une haine envieuse, absurde et brutale, qui n'attendait qu'un prétexte pour éclater.

La tentative de l'apprenti fit luire le premier éclair de cet orage qui menaçait Protat et sa fille. Au moment où Lazare venait de rentrer,

les gens rassemblés à la *Maison-Blanche* devisaient bruyamment comme nous l'avons dit, à propos de cet événement. Zéphyr, comme on l'a pu voir, n'avait jamais excité grande sympathie dans le village. A l'époque où Protat l'avait adopté, au lieu de lui savoir gré de cette action charitable, on l'avait presque raillé; un plaisant avait même dit, en faisant allusion au vilain museau de l'orphelin, que Protat l'avait sans doute recueilli pour aller le montrer dans les foires, comme un animal curieux. Aussi le brutal système d'éducation employé par le sabotier avec son apprenti n'avait-il jamais encouru le blâme; on trouvait tout naturel qu'il le battît pour le faire travailler; mais, dans les circonstances actuelles, une réaction s'opérait en faveur de l'apprenti, que son suicide rendait intéressant. Ceux qui s'étaient érigés en juges instructeurs de l'accident tombèrent d'accord que les mauvais traitements qu'il endurait dans cette maison avaient poussé Zéphyr au désespoir, et pour appuyer cette opinion, mille révélations mensongères vinrent l'une après l'autre transformer en persécution préméditée, en tortures de tous les jours et de toutes les heures, l'existence de ce pauvre infortuné. L'un assurait que l'apprenti couchait dans une cave, sur de la paille, qu'on ne lui changeait que tous les ans. Un autre disait qu'on ne lui donnait pas à manger tous les jours, et que sa nourriture était tellement immonde, que le cochon du père Protat n'en aurait pas voulu. Un troisième affirmait avoir entendu le sabotier menacer son apprenti de le tuer; c'était le même que Protat avait failli étrangler quinze ans auparavant, pour avoir dit qu'il n'aimait pas sa fille. Tous ces mensonges étaient d'autant plus dangereux, qu'ils étaient présentés avec une habileté perfide; la malveillance évoquait des faits dont quelques-uns, exagérés avec art, avaient cependant en eux-mêmes un principe d'exactitude.

Au milieu de la soirée, l'enquête villageoise avait idéalisé Zéphyr en victime. On le comparait à Gaspard Hauser, dont l'image et la complainte étaient collées sur l'un des murs de la *Maison-Blanche*. Quant à Protat, la qualification de bourreau d'enfants, qu'il avait redoutée, ne lui fut point ménagée. Une version encore plus malveillante que toutes celles qui avaient circulé jusque-là, fut introduite dans le groupe irrité par un jeune homme qui venait d'achever une partie de billard et vint se mêler aux buveurs. C'était un clerc du notaire de

Montigny, que son patron avait renvoyé tout récemment. Ce garçon, espèce de beau-fils campagnard, était le point de mire de toutes les coquetteries villageoises. Il avait remarqué Adeline à l'église, où il allait le dimanche exprès pour elle, aux fêtes de village des environs où le sabotier conduisait sa fille, et il avait essayé assez grossièrement de faire comprendre à celle-ci qu'il la remarquait. Adeline n'avait pas compris, ou n'avait pas voulu comprendre. Cependant le clerc, qui s'appelait M. Julien, — on disait « le beau M. Julien » dans tout le pays, — ne s'était point désespéré. Adeline était dans le village la seule fille qui eût l'air d'une *demoiselle*; il était lui le seul homme ayant l'apparence d'un *monsieur*. Dans l'imagination du clerc, son castor blanc et son habit noir devaient être une irrésistible attraction pour le chapeau de paille et la robe de soie d'Adeline.

Un jour, c'était la fête de Montigny, M. Julien vint inviter Adeline à danser. Malgré la répugnance que le clerc lui inspirait, la jeune fille avait accepté; mais comme le beau clerc s'était permis de lui serrer la taille et de lui presser les mains plus qu'il n'était besoin pour les nécessités de la figure, elle l'avait laissé au milieu du bal, achevant parmi les quolibets du quadrille les fioritures un peu aventurées d'un pas à l'instar des bals de Paris. En outre, comme ses attentions pour la fille du sabotier avaient blessé les autres jeunes filles auxquelles il ne prenait plus garde, le beau M. Julien ne put trouver une seule danseuse. Cette mortification publique avait fort irrité son amour-propre, et il avait conservé rancune à Adeline. Tel était le personnage qui vint subitement se mêler aux récriminations que le sabotier était en train de soulever.

— Hé! dit M. Julien en s'asseyant familièrement parmi les buveurs, il y a bien d'autres choses qui se passent dans la maison du bord de l'eau! et il paraît que l'aventure de l'*abruti* (on désignait quelquefois Zéphyr sous ce nom) se rattache à celle de la *demoiselle*.

Cette simple préface avait resserré le groupe des auditeurs autour de M. Julien, qui se mit alors à narrer, avec toutes sortes de restrictions encore plus compromettantes que des affirmations, une de ces fables dans lesquelles celui qui parle met dans la bouche d'un *on* anonyme tous les propos dont il ne veut point endosser la responsabilité. Cette fable habilement tissée donnait à entendre que le petit Zéphyr avait

découvert une intrigue entre la *demoiselle* et le *désigneux* qui depuis deux ans venait passer les étés à Montigny. Pour se venger de la fille du sabotier, qui était aussi dure qu'elle était arrogante et méprisante pour tout le monde, l'*abruti* avait dénoncé au sabotier le secret qu'il avait découvert; mais Protat, au lieu de s'en prendre aux deux coupables, avait fait éclater toute sa colère sur le dénonciateur. Pour empêcher l'*abruti* d'aller jaser, il lui avait fait de telles menaces que celui-ci croyant que son maître voulait le tuer, s'était sauvé dans le jardin, où Protat l'avait poursuivi, et c'était alors qu'il était tombé dans l'eau.

— Mais, interrompit quelqu'un, on prétend qu'il avait des pierres aux jambes quand on l'a tiré de l'eau, ce qui indique qu'il s'est noyé.

Ce détail semblait contredire l'anecdote racontée par le clerc, mais il tourna la difficulté. — Puisque le petit s'est jeté dans l'eau pour échapper aux coups de bâton, c'est bien comme un suicide. Et d'ailleurs, ajouta-t-il, je répète ce qu'on dit. N'ai-je pas entendu raconter tout à l'heure que le sabotier, son pensionnaire et la Madelon elle-même, étaient comme fous quand ils ont cru que le petit garçon était mort? La *demoiselle* n'était-elle point sans connaissance? Eh bien! est-ce que tout cela ne se rapporte pas avec ce qu'on dit, et n'est-ce pas une confirmation de l'aventure que ce brusque changement de logis du *désigneux* qui arrivait d'hier seulement dans la maison du bord de l'eau, plie bagage et s'en vient demeurer à l'auberge?

— Mais ce monsieur n'est pas en pension ici, dit le propriétaire de la *Maison-Blanche*; il ne doit qu'y coucher. Il a cédé sa chambre de là-bas à une dame qui est descendue chez Protat.

— Parbleu! continua le clerc, c'est un prétexte, il y a bien assez de logement chez le sabotier; mais Protat a pensé que le départ de son pensionnaire ferait taire les propos, au cas où l'aventure s'ébruiterait, ce qui ne peut manquer d'arriver, ajouta-t-il avec conviction en regardant ses auditeurs, qui n'en étaient déjà plus à discuter la vraisemblance de ces insinuations.

— Tout ça, dit l'un, tout ça pourrait bien devenir du vilain.

— Eh! fit le clerc, tel que ça est, ce n'est déjà pas beau.

— Toutes ces mijaurées-là, ajouta un autre en parlant d'Adeline, finissent mal. Avec ses manières et ses toilettes de princesse, on devait

bien se douter que le premier qui lui en conterait...

— Oui — reprit un troisième, père d'une fille idiote et difforme — l'esprit qu'on donne aux filles n'est bon qu'à leur faire faire des bêtises.

— Ah ça ! il ne voyait donc pas clair, le père Protat ?

— Eh ! fit le clerc, il n'y a, comme dit le proverbe, de pire aveugle que celui qui ne veut pas voir ; d'ailleurs c'est un homme dur au gain. Il n'est déjà pas trop chrétien, mais il se ferait juif pour un écu de cent sous. Je l'ai vu à l'étude se disputer comme un chien avec mon patron pour le prix des actes ; il trouvait le moyen de faire réduire le tarif. Il gagnait gros chaque année avec le *désigneux*, car vous pensez bien que celui-ci ne marchandait pas !

— Parbleu ! interrompit l'un des buveurs avec un rire cynique, on lui donnait de bons morceaux. C'est qu'elle est bien tournée, la *démouille*, quoiqu'elle soit pâle et mignonne comme un Jésus de cire.

— Et d'ailleurs, reprit le clerc en continuant à souffler sur la mèche, si le bonhomme avait voulu se fâcher, la *démouille* qui le fait tourner comme un *tonnon*, aurait bien su l'en empêcher.

— Elle ne craint donc pas de se compromettre ?

— Elle sait qu'elle est riche et qu'elle trouvera toujours un mari pour son argent.

— C'est vrai ; elle doit avoir de quoi : le sabotier est bien dans ses affaires et s'agrandit tous les jours.

— Dame, reprit M. Julien en portant le dernier coup, Protat est d'autant mieux dans ses affaires que vous êtes mal dans les vôtres, et qu'il s'agrandit au fur et à mesure que vous vous amoindrissez. Ainsi, sans que vous vous en doutiez, il y aura plus d'un de vos écus dans la dot de sa fille ; c'est pour ça qu'elle est si insolente avec les vôtres. — Et M. Julien révéla aux paysans les mystères de l'étude de son patron ; il leur expliqua que tels emprunts contractés par eux dans des instants de gêne avaient été fournis par des prête-noms du sabotier, qui employait des tiers pour se montrer plus dur à l'intérêt et plus impitoyable quand le défaut de remboursement autorisait des poursuites qui amenaient des expropriations.

— Vous vous étonniez, continua le clerc, que ce fût toujours Protat qui rachetât vos terres ; cela n'était pas surprenant, il les rachetait à lui-même, puisque vos prêteurs, Mortelet de

Nemours et Compiagne de Fontainebleau, étaient ses prête-noms. Et vous savez combien de temps ces messieurs mettaient entre un non-remboursement et un protêt.

— Pas cinq minutes de plus que la loi n'accorde, dit un paysan dans les vignes duquel le sabotier récoltait son raisin. Et comme il faisait monter l'intérêt, quand il consentait un renouvellement !

— Ah ! oui, reprit un autre, la rente aurait pu manger le capital

Ces révélations, mensongères comme tout le reste, contenaient cependant une certaine dose de vérité. Protat, comme tous les paysans tourmentés par le besoin de s'agrandir, et qui trouvent toujours que la récolte est meilleure dans le champ du voisin que dans le leur, avait deux ou trois fois, pour mettre une borne à sa marque dans quelque vigne d'un bon rapport, fait prêter des sommes à son propriétaire, sachant que l'hypothèque en ferait plus tard son bien. L'hostilité des gens de Montigny contre le sabotier n'avait guère jusque-là d'autre cause que la jalousie que leur inspirait sa prospérité, comparée à leur gêne ; mais les récits de M. Julien transformèrent ces mauvaises dispositions, demeurées passives, en une haine qui se trouva justifiée à leurs yeux quand les paysans apprirent que la fortune du sabotier était faite de leur ruine. Le clerc devina que cette malveillance, habilement envenimée, ne demanderait pas mieux, si l'occasion était offerte, de devenir active.

— Parbleu ! dit-il en s'adressant à deux ou trois de ceux qui se croyaient plus particulièrement victimes des spéculations du sabotier, c'est malheureux pour vous que vos terres soient devenues la propriété de Protat : d'ici à quelque temps, il y aura un beau coup à faire. — Il leur expliqua alors qu'il était question, secrètement encore, d'un embranchement de chemin de fer qui devait traverser la vallée du Loing. Exagérant ensuite les prix que la compagnie concessionnaire accorderait pour les terrains, compris dans le tracé, il redoubla leurs regrets de n'être plus possesseurs de ces terrains, et leur haine pour Protat, qui allait profiter de ce bénéfice. — Vous devriez essayer de les racheter au sabotier, leur dit-il ; il ne se doute de rien et voudrait se débarrasser de ces pièces du *Petit-Barreau*, qui sont d'un pauvre rapport ; mais je sais qu'il a déjà refusé de vendre, ne trouvant pas un bon prix. C'est un obstiné qui ne se

déciderait à perdre que s'il était pressé par quelque circonstance qui lui forcerait la main, un événement imprévu qui l'obligerait de quitter le pays.

— Pourquoi s'en irait-il ? tout son bien est par ici,

— Il y a des cas où l'intérêt est obligé de céder devant la nécessité. Supposons, par exemple, que l'aventure de la *démouille* avec le *désigneux*...

— Mais est-elle bien sûre, cette histoire-là ? interrompit l'un des paysans pris soudain d'un doute.

— Laisse donc aller M. Julien, reprit un autre qui, plus fin que son compagnon, voyait sans doute venir le clerc.

— Je ne m'engage pas à prouver l'histoire, moi, reprit M. Julien. Les affaires de la *démouille* ne me regardent pas ; j'envisage seulement le résultat qu'un éclat pourrait avoir. Si Mlle Protat se trouvait compromise, c'est une personne trop fière pour rester dans le pays, et elle forcerait sans doute son père à le quitter. Dans ce cas-là le sabotier, qui ne pourrait pas emporter sa maison et ses terres avec sa honte, serait obligé de vendre, et, se trouvant pressé de réaliser, il pourrait, comme vous disiez tout à l'heure, se montrer plus coulant au contrat.

— Et vous dites, monsieur Julien, reprit l'un des paysans, que l'embranchement doit passer dans mes pommes de terre ?

— Dans vos anciennes pommes de terre, répondit le clerc avec intention ; mais, ajouta-t-il, vous comprenez que si Protat est forcé de vendre mal, au moins ne vendra-t-il qu'au comptant.

— J'entends bien. Voilà précisément le guignon ; je n'ai pas le sou.

— Pourquoi n'emprunteriez-vous pas à votre cousin le maréchal ferrant de Sorques ? Vous pourriez lui promettre une part dans le bénéfice de l'affaire du *Petit-Barreau*.

— Eh ! répondit le paysan, vous savez bien que mon cousin a été forcé de quitter Sorques à cause d'un charivari que les jeunes gens ont donné à sa fille qui s'était laissée séduire par un militaire.

— C'est vrai, répliqua tranquillement M. Julien en frisant sa moustache, je l'avais oublié.

— Eh mais ! s'écria tout à coup le cousin du maréchal, il en pend autant au nez du père Protat, quand on saura dans le pays le déshonneur de sa fille. Avec ça qu'elle n'est pas aimée, la *démouille* ! Je vais vendre mes seigles

du chemin de Larchant pour être prêt à racheter mes trois arpents du *Petit-Barreau* quand le sabotier s'en ira du pays.

Les deux autres villageois trouvèrent une autre combinaison pour arriver au même but.

Une fois la mine chargée, et sûr de l'explosion qu'elle ferait un jour ou l'autre, le clerc se retira de l'assemblée en mordant sa moustache avec satisfaction, et, jetant avant de sortir un regard sur la nombreuse batterie de cuisine de la *Maison-Blanche*, il murmura à voix basse : — Voilà des instruments qui ne se doutent pas que je viens de leur préparer de la besogne.

## IV.

## LA VIPÈRE.

Pendant que cette conspiration se tramait contre eux sans qu'ils s'en doutassent, Lazare et Adeline, qui ne dormaient ni l'un ni l'autre, voyaient obstinément passer et repasser dans leur pensée tous les détails des petites scènes dont la prairie aux foins avait été le théâtre pendant la soirée. La découverte de son nom tracé sur le sable auprès de celui de Zéphyr n'aurait peut-être point suffi, en d'autres circonstances, pour faire croire à la jeune fille que l'apprenti était amoureux d'elle ; mais la révélation de Lazare ne lui laissait aucune incertitude. Elle s'expliquait aussi le suicide de l'apprenti et la visite domiciliaire qu'un pressentiment jaloux l'avait poussé à faire dans ses tiroirs. Cependant sa pensée, trop pressée d'aller en avant s'arrêta à peine sur cet amour de Zéphyr. Elle ne trouvait pour lui dans son cœur que cette sympathie fraternelle qui avait fait naître l'amour du jeune garçon. Un peu de pitié se mêlait peut-être à cette sympathie, lorsqu'elle songeait que l'apprenti souffrait les maux que lui faisait souffrir à elle-même sa passion méconnue ; puis en se rappelant l'avenir nouveau qui allait prochainement se préparer pour Zéphyr, elle pensa que son amour, né de l'isolement, s'éteindrait dans les agitations d'une existence où toute chose deviendrait pour lui une distraction. C'était là tout ce qu'elle lui accordait à cette heure où l'apprenti était encore ému par le serrement de main d'Adeline. On sait quelle inquiétude causait à la fille de Protat, la veille même, la crainte que l'artiste ne fût instruit des sentiments qu'elle éprouvait pour lui. L'intimité qui semblait exister entre le peintre et l'apprenti ne

lui permettait plus d'avoir de doute. En révélant son amour à Lazare, Zéphyr avait dû nécessairement révéler tout ce qu'il avait découvert de son secret à elle, qui d'heure en heure, depuis deux jours, devenait le secret de tout le monde. Cependant la crainte d'avoir été pénétrée par l'artiste alarmait déjà moins Adeline. Cela lui faisait une situation plus nette vis-à-vis de lui. Les circonstances qui avaient fait connaître à tous ceux qui l'entouraient sa passion pour le pensionnaire la délivraient du pénible soin qu'elle prenait constamment de veiller sur elle-même, et de plus elle gagnait des confidents ; déjà même elle trouvait des auxiliaires. N'était-ce point en suivant les avis de Cécile qu'elle avait amené l'artiste à manifester une mauvaise humeur qui, selon son amie, était un indice favorable pour sa passion.

Pendant qu'Adeline cherchait en vain le sommeil, Lazare éprouvait lui-même de la difficulté à trouver du repos. Quand il fermait les yeux, c'était pour recommencer le rêve qu'il avait fait le soir dans la prairie aux foins. Avec l'obstination particulière aux songes nés sous l'empire d'une idée qui vous préoccupe vivement, ces visions se reproduisaient fidèles et précises, évoquant les mêmes tableaux où se projetait toujours le doux visage d'Adeline. Lorsque Lazare se réveillait, malgré lui son imagination ressaisissait les images qui avaient semblé lui échapper dans le sommeil. C'était comme un livre qui se rouvrait de lui-même au chapitre interrompu. Il y eut dans cette nuit un instant où l'artiste confondit les impressions du rêve avec celles de la réalité. Troublé par le chant d'un coq voisin, il se surprit à dire en se dressant sur son lit : — Il faudra que je recommande à la Madelon de bien fermer le poulailler ; ce maudit oiseau empêche mon Adeline de dormir. — Et s'apercevant alors qu'il était seul dans une chambre de la *Maison-Blanche*, il s'emporta violemment contre les lits d'auberge dans lesquels on ne peut pas dormir, et surtout contre les meules de foin qui vous font rêver de sottises.

Le lendemain, pour chasser toutes ces idées, qui commençaient à le déprimer contre lui-même, il sortit de la *Maison-Blanche* avec l'intention de travailler toute la journée. Après son déjeuner, il se mit en route pour la forêt, un peu contrarié que l'on eût envoyé Zéphyr en commission à Fontainebleau, ce qui le mettait dans la nécessité de porter lui-même tous ses ustensiles. — Au moins, dit-il à la Madelon, quand il revien-

dra, envoyez-le me retrouver : je resterai toute la journée à la *Mare-aux-Fées* ou dans les environs.

Pendant tout le temps que le déjeuner avait duré, Lazare avait remarqué que M<sup>me</sup> de Livry était restée sérieuse, Adeline pensive, et que le père Protat n'avait ni bu, ni mangé, ni parlé autant qu'à son habitude. Au moment où il franchissait le seuil de la porte, il se trouva en face d'Adeline. Comme il lui avait peu parlé pendant le repas, et qu'il la voyait toute triste, il pensa que son silence était la cause de sa tristesse. Il lui dit en passant un petit mot d'amitié, qu'il accompagna d'une caresse familière ; mais la jeune fille parut l'écouter sans plaisir. Lazare remarqua qu'elle avait jeté un rapide regard sur son costume, et que cet examen l'avait davantage attristée. L'artiste eut sur-le-champ l'intuition de ce qui préoccupait Adeline. — Je n'ai pas oublié votre recommandation, mignonne, lui dit-il en frappant sur son sac ; mes grandes guêtres sont là-dedans, et je les mettrai dès que j'entrerai en forêt.

— Vous y avez songé ? dit Adeline, rouge de plaisir.

— Ma foi, répondit simplement Lazare, je pense beaucoup à vous depuis hier, mignonne. — Et il partit, la laissant toute heureuse de ce mot, que son imagination commença à commenter, et à qui elle faisait dire tout ce qu'elle aurait souhaité entendre.

Lazare avait traversé rapidement le pays, sans remarquer que son passage dans la grande rue de Montigny faisait mettre sur leur porte tous les gens qui n'étaient pas aux champs, et qui, se le montrant les uns aux autres, se réunissaient en groupe pour causer à voix basse. Il ne prit point même attention à la façon singulière dont l'avait salué M. Julien, qu'il rencontra à la porte de la *Maison-Blanche*. Comme il était arrivé à la mare et traversait le plateau pour descendre dans la *Gorge-au-Loup*, où la veille il avait remarqué un beau motif d'étude, l'un des paysagistes qu'il avait déjà vus la veille, le propriétaire de la chienne Lydie, salua Lazare, qui passait auprès de lui ; celui-ci s'arrêta, et ils échangèrent quelques mots. Tout en parlant, Lazare avait jeté un regard curieux sur l'étude du paysagiste. Son premier mouvement fut de se frotter les yeux et de regarder autour de lui. On comprendra en effet l'étonnement que dut lui causer la singulière métamorphose que le paysagiste faisait subir au site qu'il avait

choisi pour modèle. A l'exception des premiers plans, tout s'était modifié sous le pinceau de l'élève d'après nature. Là où croissaient les grands chênes du *dormoir*, il avait mis des pins d'Italie, ouvrant leur parasol ; les ronces du *Buisson-aux-Vipères* s'étaient métamorphosées en aloès et en cactus ; les vaches qui pâturaient dans le voisinage s'étaient transformées en buffles et en grands bœufs blancs hautement cornés, — comme on en trouve dans les provinces du midi. Les tranquilles horizons de la Brie champenoise s'étaient enrichis, dans ce tableau, d'une foule de monuments où l'architecture grecque découpait l'azur du ciel entre les colonnades de ses temples.

— Voilà un beau lieu et une grande nature, dit Lazare à son confrère. Et il étendit la main pour désigner le paysage au centre duquel ils se trouvaient.

— Sans doute, répliqua le jeune homme très sérieusement ; mais cela manque d'élégance ; les lignes se heurtent, se brisent, se confondent sans grâce, et puis les horizons sont pauvres. Aussi j'ai fait, comme vous voyez, quelques heureuses additions.

— En effet, dit Lazare, vous avez mis la Madeline dans le fond.

— Non, c'est le temple de Minerve. Ce portique ajoute beaucoup de noblesse au paysage.

Lazare salua rapidement son confrère, et continua sa route. Comme il descendait dans la gorge voisine, il aperçut un autre peintre qui émondait avec une serpe les bas rejetons d'un grand chêne posé en travers du chemin. Au même instant, Lazare entendit un craquement dans la membrure de l'arbre, et une branche détachée du tronc roula sur le sol avec fracas. — Est-ce assez comme cela ? criaient le peintre à la serpe en se tournant du côté où l'un de ses confrères, une main abaissée sur les yeux, semblait de loin examiner l'effet produit par cette taille. — C'est assez, cria celui-ci.

Lazare demanda naïvement la raison de cette mutilation dont il ne comprenait pas le motif.

Ce chêne est d'un très beau style, comme vous pouvez le voir, répondit le paysagiste ; mais il avait une branche d'un dessin malheureux. C'était comme un membre cassé qui pendait le long du corps. Nous l'avons amputé ; aussi vous voyez comme il a gagné. On dirait un des hôtes majestueux de la forêt de Dodone.

— Mais, monsieur, lui dit Lazare, nous sommes dans la forêt de Fontainebleau. Si cette

branche vous déplaisait, il fallait ne point la couper et la laisser pour les autres.

Une dernière surprise l'attendait à l'endroit même où il alla s'installer. Deux autres élèves de cette école grecque étaient occupés à faire la toilette d'une masse de rochers. L'un, armé d'une petite pelle, enlevait les végétations mousseuses, si riches de couleur quand le soleil les a brûlées, et qui étincellent comme des écrins lorsque la pluie les arrose. A l'aide d'un petit balai, le second paysagiste repoussait au loin les débris de cette tonte. Lorsque les deux rochers apparurent aux regards, privés de leur épaisse et verte fourrure, avec leur couleur grise et leurs angles nus, les deux paysagistes se frottèrent les mains avec un air de satisfaction. Lazare s'informa auprès d'eux de la raison qui les avait fait agir ainsi : on lui répondit que c'était pour mieux apprécier le style des blocs, qui disparaissait sous la mousse.

— Mais, dit Lazare à ses deux voisins, tout à l'heure vous aviez des rochers ; maintenant ce ne sont plus que des pierres de taille.

Cependant ses deux voisins s'étaient mis à leur besogne en même temps qu'il se mettait à la sienne. A la brusque façon dont il attaqua son ébauche, son confrères s'aperçurent bien vite qu'il n'appartenait pas à leur école ; et comme ils avaient prononcé le nom de leur maître, Lazare ne put s'empêcher de s'écrier : — Votre maître a pourtant du talent et a produit de beaux ouvrages. Comment se fait-il ?...

Lazare s'aperçut qu'il avait une sottise au bout de la langue, et la retint. Tout en travaillant, les deux paysagistes entamèrent une conversation à propos des peintres modernes. Parlant avec cette sécurité convaincue qui n'appartient qu'à l'ignorance, il n'était sorte de mépris dont ils n'accablèrent tous les maîtres dont la manière s'éloignait de celle du leur. — Dire que dans tous les arts c'est la même chose, murmura Lazare. Heureusement que l'art est grand et que ces messieurs sont petits ! — Toutefois il regretta bientôt cette boutade, quand il apprit, par la causerie des deux paysagistes, qu'il n'avait point affaire à des artistes de profession, mais à des amateurs pour qui l'étude d'après nature n'était qu'une occasion de promenade et un prétexte à s'habiller en gentilshommes artistes.

Comme Lazare travaillait depuis environ deux heures, il entendit un de ses voisins qui s'écriait :

— Tiens ! du monde...